

Oui on peut appeler cela du génie. Pour sûr, Antony était un anormal. Le genre de prodige improbable que pourtant la presse aimait mettre en exergue. Il aurait en toute logique dû avoir sa place quelque part.

Mais Antony était quelqu'un d'aussi prudent que lucide. Il savait que son comportement et sa vie étaient marginaux. Il savait qu'il serait moqué, incompris, et ce qu'il voulait dans le processus logique de son esprit, c'était que ses créations soient connues avant lui. Que l'on se demanda qui put être derrière ces telles merveilles. Si Steve Jobs avait foutu des milliards et une ribambelle de programmeurs pour nous pondre le même logiciel, avec toute la puissance marketing de sa compagnie, on aurait tous succombé et loué une fois de plus le seigneur Jobs avant qu'il ne mourut. Mais si Antony avait fait tout cela seul, ce qui le rendait encore supérieur à toute une armée d'informaticiens, il ne serait jamais rien. Seul, il ne pouvait pas faire connaître son œuvre. Il ne savait pas l'appuyer, la pousser, la faire apparaître dans les moteurs de recherche et n'avait de toute évidence pas les moyens de payer des entreprises de marketing. Il avait tenté, mais s'était vite rendu compte que c'était un travail en soit que de faire le buzz, et cela ne le motivait vraiment pas car malgré toute l'énergie et le temps qu'il y passa, car il n'en récolta rien. Il ne savait peut-être pas y faire, mais surtout, il ne voyait pas comment. Toutes les méthodes gratuites

qu'il trouvait devenaient soit interdites, soit vaines. Il s'était fait bannir plus d'une fois de twitter et consort pour avoir fait trop de flowding, et avait été traité de troll sur la plupart des forums qu'il visitait car il donnait sans doute trop son avis. Tout impatient qu'il fût, il récolta non moins de soixante-quatre points Godwin pour avoir traité de nazis l'ensemble des sites internet où il était inscrit dans une journée noire de rage.

Bon c'était clair que le pauvre Antony n'y donnait pas vraiment du sien non plus, car si l'ascenseur social était en panne, il ne semblait même pas capable de prendre l'escalier.

Un brin nerveux quand même le Tonio.

Nerveux et anormal. Pourtant quel génie.

Ce dimanche-là, il profitait de sa famille dans le parc communal. Heureusement pour lui, Antony avait une femme amoureuse qui le soutenait dans ses projets. Elle travaillait dans une banque et gagnait suffisamment pour faire vivre son mari et ses deux enfants, tout en satisfaisant son besoin de reconnaissance sociale. Heureusement pour eux, aucun n'avait des goûts de luxe, et leur petite vie tournait correctement.

Annie Smith, la femme d'Antony, était une femme simple, mais élégante. Charmante et amoureuse, elle avait

un peu douté des sentiments de son mari à son égard ces derniers temps, c'est pourquoi elle avait hâte de sortir retrouver son amie ce soir pour la finale de The Voice.

The Voice, elle s'en foutait au fond. C'était le prétexte car elle profiterait de son temps avec Sandrine pour discuter un peu de ses sentiments et peut-être que juste en parler lui ferait du bien. Elles n'avaient pas eu tellement l'occasion de le faire au cinéma, et elle comptait bien se reprendre dès ce soir.

Pour autant, elle avait trouvé Sandrine un peu fatigué la veille, et espérait qu'elle ne ressassait pas son histoire passée avec son ex Christophe.

Comme vous le constatez, ce qui se tramait dans la caboche d'Annie était très simple, voire terre-à-terre. C'était limite agaçant autant de sérénité, vous ne trouvez pas ? Si Annie n'ouvrait pas plus grand ses yeux, c'était par confort, mais aussi parce qu'elle n'en éprouvait pas le besoin. Ouvrir les yeux, c'était commencer le combat, et combattre, elle n'en avait pas le temps au cours de sa courte vie. Annie avait une conscience presque constante du temps qui passe. C'était sa plus grande angoisse. Alors elle s'était promis de passer plus de cinquante pour cent de son existence sur cette planète sans problème et dans la plénitude. Pourquoi cinquante... Je n'ai jamais compris. Les gens parfois ont des lubies. Pour elle ça

devait faire sens. Mais là je serais bien incapable de vous l'expliquer, tellement à moi aussi ça m'échappe.

Cependant, traitez là d'idiote, ou pire, de conne si vous le voulez, Sandrine cultiverait et alimenterait son bonheur au quotidien, quoique vous en disiez. Battez-vous si vous le souhaitez, elle son combat, c'était son foyer.

Il fallait dire que la petite Annie s'était battue et revenait de loin. Elle avait grandie dans une fratrie de cinq sœurs avec en prime un père violent et alcoolique. Un déchet de ce que la vie pouvait avoir détruit à force d'épreuves. Louis Maréchal, son père donc, était pourtant parti avec de bonnes chances. Issu lui d'une fratrie de cinq garçons, il était le plus rigolard et le plus sympathique des cinq enfants. On lui aurait cédé, et cela arrivait parfois, tous ses caprices à force de bonhomie et de sourires qu'il savait distribuer et provoquer chez ses interlocuteurs.

Louis Maréchal n'avait pas vu venir l'alcool, les femmes, le chômage, le tabac, les putes et l'embonpoint. Il n'avait pas vu venir sa femme, ses cinq filles et les factures que cela provoquerait et qu'il ne pourrait plus honorer. Il n'avait pas vu les casinos, les combines pour essayer de s'en sortir, et la prison. Il n'avait pas vu venir ses faiblesses, son incapacité de gérer davantage ce qui le dépassait dès lors, et il ne s'était pas vu venir. Il n'avait pas vu venir en lui la violence, la colère et la frustration.

Il n'avait pas vu venir la déchéance et la maladie. Il n'avait rien vu venir, embrumé par l'alcool et les problèmes. Il n'avait pas vu venir le fait qu'au lieu de sourires, il ne provoquait plus que le dégoût. Il n'avait pas vu venir qu'à force de tenter de soustraire un sourire malgré tout, comme lorsqu'il était petit, il avait fini par devenir un lourdaud pathétique tournant en boucle les mêmes blagues qu'il ne savait plus renouveler et qui datait désormais. Le sympathique et malin petit Louis était devenu un gros porc dégueulasse à l'hygiène discutable et aux mœurs inconvenants pour un père de famille qu'il n'arrivait plus à être.

Le plus dur pour lui à encaisser, c'était de s'en être rendu compte et que tout le monde semblait s'accorder à penser que tout était sinon de sa faute, au moins de sa responsabilité.

Annie venait donc de là. De chez les ratés de ce monde. Et elle se promit de ne jamais rester avec quelqu'un qui serait comme son père. Alors son mari était peut-être un loser, oui certes, mais Antony était un homme bon qui avait su le rester pour le moment. Alors tout allait bien et elle œuvrerait pour que cela perdure de la sorte pour toujours. Sans quoi cela serait son échec à elle, et cela n'était pas envisageable.

Il y a toujours beaucoup à dire lorsque l'on dépeint le monde d'où l'on vient et où l'on évolue. Ce que nous sommes, produit de ce que nous étions et de ce que nous pourrions devenir, pourrait prendre plus de pages à remplir si l'on voulait le faire bien.

Annie n'avait pas de temps pour cela, mais pourtant, parfois, elle aurait voulu pouvoir se libérer de quelques poids. Ce soir, elle irait voir Sandrine, elle allait parler, se livrer, mais jamais ne pourrait tout donner de son âme. Et personne, jamais personne d'autre que son mari, ne pourrait jamais connaître Annie comme elle était réellement, dans toute sa complexité, son histoire et sa potentialité.

Son anonymat était sa plus grande arme, et sans doute ce qui était le plus triste chez Annie. Car c'était une femme vertueuse, au sens que l'on veuille bien donner à ce mot au vingt-et-unième siècle. Et ignorer cette belle âme, comme on le fit tous en ce temps-là dans la ligne de la pharmacie ou dans la rue tout simplement, aurait dû être considéré comme un crime. Car s'il en était un que l'on fit tous envers elle, c'était de ne pas la considérer, celle qui pourtant nous dépassait tous.